

La chambre ardente Ressac de Pascale Ferland

Gérard Grugeau

Numéro 166, mars-avril 2014

50 ans après... *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2014). Compte rendu de [La chambre ardente / *Ressac* de Pascale Ferland]. *24 images*, (166), 60–60.

La chambre ardente

par Gérard Grugeau

La fermeture de l'usine de pâtes et papiers La Gaspésia à Chandler, il y a quinze ans, a porté un rude coup à l'économie régionale au Québec, en plus de marquer les imaginaires et de semer le chaos social. À l'occasion d'un séjour de plusieurs mois en Gaspésie, la documentariste Pascale Ferland (*Adagio pour un gars de bicycle*) a eu le temps de s'imprégner des lieux et de prendre la mesure du drame humain engendré par la crise. De cette immersion sur le terrain est né *Ressac*, première incursion de la cinéaste du côté de la fiction. Une fiction à l'exécution certes parfois laborieuse, mais dont l'une des qualités premières réside justement dans l'assise documentaire du projet (les scènes de travail à l'usine de poissons, la chronique quotidienne d'une petite ville), à laquelle viennent s'ajouter une distribution sans faille et la photographie richement texturée de Philippe Roy.


Forcé de s'exiler pour trouver du travail, un père de famille disparaît dans des conditions mystérieuses, précipitant dans le deuil trois générations de femmes refermées sur leur douleur. Au centre de cette tragédie: Chloé, une jeune fille mal dans sa peau qui, en plus de vivre les émois propres à l'adolescence, doit apprendre à composer avec ce trou au cœur, alors que sa grand-mère (Muriel Dutil) la protège de son amour et que sa mère se voit contrainte de reprendre son existence en main. Pascale Ferland trouve ses marques dans la mise en place de ce huis clos féminin bousculé par le deuil et ouvert à un avenir incertain. Sans pathos, elle sait jouer du vide et faire preuve d'une sensibilité toute en finesse pour dresser le portrait de ces trois femmes dont la solidarité sera mise à rude épreuve à cause d'un secret entourant la mort du père. Non sans maladresse dans le jeu, une violente confrontation sur la grève viendra briser le silence et contrer l'enlèvement affectif qui menaçait le trio. Par sa tonalité grave et son montage sec qui clôt la séquence, la mise en scène s'inscrit alors dans une sorte de réalisme atmosphérique qui étouffe la lumière, en créant une sorte d'osmose



naturelle entre les paysages et les états d'âme des personnages.

Recourant à un langage visuel à la fois précis et discret, souvent composé de plans fixes qui traquent l'ennui du quotidien et la douleur de l'absence, Pascale Ferland laisse advenir les choses, donnant aux émotions le temps de se vivre à l'écran. Comme dans la chambre d'hôtel où Gemma, la mère (Nico Lagarde), allège sa peine dans les bras réconfortants d'un ami bienveillant (Martin Dubreuil) avant que le velours de la nuit ne recouvre la ville endormie. Si la cinéaste ne parvient pas toujours à dépasser le drame intime pour embrasser de plus vastes horizons, elle s'aventure à l'occasion sur un terrain plus symbolique qui ménage de véritables brèches dans le réel. Comme dans cette étrange séquence où Chloé en pleurs, le regard perdu dans la frondaison des arbres et une lumière crue, entrevoit tout à coup des braconniers qui dépècent un orignal et le vident. Par le découpage et un travail sur l'image et le son, la mise en scène génère un trouble (la jeune fille semble alors contempler ses propres entrailles) qui manque parfois à ce récit trop sage, malgré son indéniable justesse de ton. Resserré autour du thème de la transmission, le dénouement converge

par ailleurs vers une belle idée, à savoir la reconstruction d'un fumoir à poisson que la mère et son nouvel amour transforment en une sorte de chambre ardente à la mémoire du disparu. C'est dans ce lieu de recueillement que Chloé trouvera l'apaisement tant espéré et dans de tels moments que le film transcende son réalisme plat pour atteindre une poésie qui émeut.

Au-delà du minimalisme qui leste parfois le morne quotidien de *Ressac*, il faut souligner ici la performance de Clémence-Dufresne Deslières. Avec son regard à la fois ouvert et buté, son physique entre deux âges qui laisse entrevoir les failles d'une carapace encore fragile, la jeune fille déploie devant la caméra attentive de la cinéaste un registre tout en souplesse et en retenue, donnant libre cours à une mobilité d'affects qui surprend. Nul doute que cette comédienne déjà remarquée dans *Avant que mon cœur bascule* de Sébastien Rose saura à nouveau surgir de manière inattendue dans notre cinéma. 

Québec, 2013. Ré. et scé.: Pascale Ferland. Ph.: Philippe Roy. Son: Pierre Blain, Luc Bouchard, Stéphane Bergeron. Mont.: René Roberge. Int.: Clémence Dufresne-Deslières, Nico Lagarde, Muriel Dutil, Martin Dubreuil, Gabrielle Fontaine, Gabriel Maillé, Pierre-Luc Lafontaine, Bobby Beshro. Prod.: Pascale Ferland, Patricia Bergeron. 97 minutes. Dist.: K-Films Amérique.